

Le sort de l'écrivain (autour de déclarations de Marcel Dubé)

Jean-Paul Vanasse

Volume 9, numéro 2 (50), mars 1967

Un ministère de la culture?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29629ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, J.-P. (1967). Le sort de l'écrivain (autour de déclarations de Marcel Dubé). *Liberté*, 9(2), 52–58.

le sort de l'écrivain

(autour de déclarations de Marcel Dubé)

En termes fort durs pour lui-même, Marcel Dubé a remis en cause le sort de l'écrivain au Canada français.⁽¹⁾

On le sait, le métier d'écrivain ici ne fait vivre son homme que rarement; l'oeuvre qui, d'un seul coup, assure à son auteur la sécurité matérielle pour le reste de ses jours demeure un véritable « bonheur d'occasion ». Sans doute le romancier ou l'auteur dramatique d'ici n'est-il pas dans une situation particulière : j'imagine qu'ailleurs seules les têtes d'affiches arrivent à vivre du produit de leurs oeuvres. Bref, l'auteur canadien doit exercer un second métier. Quand on fait partie d'une collectivité de cinq ou six millions de personnes, la folie des grandeurs est strictement interdite tant sur le plan du rayonnement que peut avoir une oeuvre littéraire — et ici sa qualité n'est évidemment pas en cause — que sur celui du revenu qu'elle peut assurer à son auteur. Tout de même, on se prend à rêver au bonheur de vivre dans un pays aux larges dimensions numériques. Truman Capote vendra sans doute beaucoup plus d'un million d'exemplaires de son roman *In Cold Blood* seulement aux Etats-Unis. Et un fort tirage chez les Américains est un véritable mécanisme d'entraînement : Gallimard vient de publier Capote sous le titre — jamais traduction ne fut

(1) Le magazine Maclean, numéro d'août 1966.

plus facile — *De sang froid*. Ça va se lire dans le monde français ce roman ! Mais le plus beau de l'affaire, c'est que Capote n'avait même pas à se soucier que ça se lise ou pas en dehors de son pays, qui est un des plus grands marchés du monde pour un écrivain. Être publié à l'étranger est pour lui simplement surcroît de chance et de gloire. Dans l'aventure littéraire, le talent n'est pas toujours seul en cause.

Chez nos romanciers, il y a des médecins, des professeurs, des publicitaires, des fonctionnaires. On peut se demander d'ailleurs s'il ne vaut pas mieux exercer un second métier qui soit assez radicalement opposé, en apparence du moins, à celui d'inventeur de personnages et de mondes imaginaires. D'après Marcel Dubé, le métier d'écrivain et celui de « fournisseur » de textes à la télévision ou à la radio ne sont pas facilement compatibles. La télévision obéit à un rythme de création si rapide et si exigeant qu'il impose à l'auteur de tout livrer sans rien approfondir, de s'accommoder d'une forme d'écriture frustrante parce qu'il la sait approximative. A ce propos, Marcel Dubé déclarait : « Je ne suis pas un écrivain, je suis un fournisseur, un prolétaire de l'écriture. Il n'y a qu'un mot pour traduire l'état dans lequel je me trouve depuis que j'écris. Ce mot, c'est : *usurpation*. Depuis que j'écris, j'ai l'impression d'usurper un privilège. » Et encore ceci : « Tous les jours, il faut que je trouve quelque chose à dire et tous les jours on me force à brûler tout de suite ce que je trouve. J'ai besoin de faire la clarté en moi. Faire la clarté ! Il faudrait qu'un écrivain puisse passer un an sans travailler, tout simplement à faire la clarté en lui, s'il veut atteindre un certain niveau de pensée qui lui permette de se faire confiance. »

Il faut en prendre son parti : pour l'heure et pour fort longtemps encore les écrivains canadiens devront exercer des métiers parallèles ou travailler, comme l'auteur de *Zone*, pour la télévision, la radio ou les journaux.

Certaines des réflexions qu'appellent ces déclarations récentes de Dubé ne concernent que lui-même et l'idée qu'il se fait de l'écrivain; ainsi on peut trouver qu'il se juge fort sévèrement et s'engager à continuer d'usurper ce beau privilège de l'écriture. D'autres réflexions se rapportent davantage aux conditions de la création littéraire au Canada français. Peut-être faut-il retenir d'abord la leçon de simplicité qui se dégage des propos de Dubé.

Voici que cet écrivain qui a une trentaine de pièces à son crédit, dont une seule oeuvre, *Les beaux dimanches*, a attiré 40,000 personnes à la Comédie-Canadienne lors de sa création, parle de lui-même avec une étonnante modération. Mais il ne faudrait pas quand même qu'il tombe dans le masochisme. A 36 ans, Dubé a déjà donné une oeuvre considérable et de qualité. On peut lui rappeler que c'est à cet âge-là que Bernanos a publié son premier roman ! A ce compte, Dubé a toute sa carrière devant lui ! Quant au privilège qu'il aurait usurpé, il faut se souvenir que ce verbe signifie prendre la place de quelqu'un. Je ne vois pas bien. A qui donc doit-il présenter des excuses cet auteur qui a écrit l'oeuvre dramatique la plus cohérente de notre littérature, qui a fait vivre au théâtre et à la télévision des personnages que nous portons désormais en nous ? Et son téléroman ne déshonore certes pas la télévision.

J'entends bien que Dubé en employant le mot usurpateur lui donne un autre sens. Il se fait une idée haute de l'écrivain : c'est l'homme qui prend le temps de mûrir sa pensée, de l'enrichir. Celui qui ne fait pas cela est à ses yeux un usurpateur dans le sens peut-être qu'il revendique « l'honneur d'écrire » — le mot est de Camus, je crois — sans l'exercer en plénitude de pensée. Mais justement, n'est-il pas sain qu'un écrivain en pleine carrière sente le besoin de faire la clarté en lui-même, d'approfondir ce qu'il a à dire, de ne pas brûler tout de suite ce qu'il trouve, comme la télévision l'oblige à le faire. De réfléchir pour « atteindre un certain niveau de pensée qui lui permette de se faire confiance ». Elle est salutaire cette volonté de prendre un peu de recul devant l'oeuvre faite ou à faire. Et pour répondre au désir de Dubé, je ne vois pas pourquoi quelque Conseil des Arts, qu'il soit d'Ottawa ou de Québec, ne lui permettrait pas de faire silence pendant un an. Aux yeux des dispensateurs de bourses, l'oeuvre faite doit peser au moins autant que l'oeuvre à écrire. Si cette année de « congé » lui permettait ultérieurement de faire une pièce qui équivaldrait, disons à *La Sauvage*, d'Anouilh — et, pour ma part, je l'en crois capable — l'Etat aurait fait un excellent placement, il me semble. Là-dessus, j'ajoute qu'à mon sens il aurait fallu bien peu de choses pour que *Les beaux dimanches* prennent une dimension plus large. Il y avait là, au niveau de la collectivité canadienne-française, un thème plein de résonances et qui aurait pu transcender son caractère d'actualité. Le Victor des *Beaux*

dimanches est un homme auquel on peut prêter des moments de lucidité. Il appartient à la classe des petits parvenus, les riches en argent sans ressources intérieures. Parfois, ces gens-là ont un sens aigu de leurs insuffisances; comme Victor, ils envoient leurs enfants à l'université, non pas toujours par snobisme de gens arrivés, mais bien plus pour prendre leur revanche sur le destin qui a fait d'eux des diplômés d'écoles primaires. Il faut que la personnalité subconsciente de tels personnages affleurent de quelque façon. Et, dans un tel cas, il faut que soient exprimés les conflits qui marquent sûrement toute ascension sociale. Différence de niveau culturel et de préoccupations entre parents et enfants. C'est dans ce sens que je pense à un approfondissement de la pensée de Dubé, à un enrichissement des échanges de ses personnages. Cette dimension plus large, l'auteur la trouvera sûrement le jour où il ne sera pas obligé de « brûler tout de suite » les idées qui lui viennent.

On existe . . .

Dans cet entretien avec Normand Cloutier pour le Maclean, Dubé disait encore : « La littérature, c'est le signe qu'on existe. Quand on se demande si on a une littérature, on se demande également si on existe. »

Et alors : existons-nous ?

C'est vrai que la littérature est le signe qu'on existe, mais après coup seulement. Pour que puisse se faire une littérature, pour que les écrivains aient prise sur leur monde ambiant, il ne suffit pas à un peuple d'exister. Il faut qu'il vive intensément, avec grandeur et abondance, avec déploiement multiple dans le temps et dans l'espace. Avons-nous connu cette dilatation de la vie tout occupés que nous étions à ne pas périr comme peuple ? Tout occupés à des luttes politiques souvent stériles. Tout repliés sur nous-mêmes, sur notre messianisme et notre agriculturisme. Tout à l'écart de la vie en marche. Un peuple ratatiné, lové sur lui-même peut-il engendrer des écrivains ? Et s'il les engendre, peut-il les inspirer ? Et encore aujourd'hui Malraux ou de Gaulle vivant au Canada seraient peut-être des héros sans emploi faute d'aire de déploiement. Mais rien n'est perdu, puisque nous commençons à vivre d'une vie forte et abondante. Et puis il faut nous souvenir que nous en sommes à peine à la deuxième ou

troisième génération d'écrivains. Le passé antérieur en littérature canadienne n'est fait que de nobles exceptions.

Il me semble qu'une littérature nationale existe par différenciation et par comparaison. Elle doit compter des oeuvres d'art où les auteurs ont incarné des réalités particulières qu'ils étaient seuls capables de sentir, de saisir et de traduire avec force. Et sur ce plan-là, nous étions doublement handicapés. D'abord, il nous fallait dire dans une langue faite pour exprimer certaines réalités psychiques, sociologiques et géographiques — chaque peuple secrète sa poésie, son langage, ses images, ses mots selon ses besoins propres — d'autres réalités assez largement différentes. Les Canadiens n'avaient pas encore eu le temps d'inventer un appareil linguistique approprié au pays que déjà venait la Conquête. Puis, nous n'avons jamais eu le nombre suffisant pour imposer ne fût qu'une variété particulière du français à la collectivité francophone. Mais malgré cela, la littérature canadienne existe car les oeuvres de Ringuet, de Gabrielle Roy, de Roger Lemelin, d'Yves Thériault et de Dubé, seuls des Canadiens pouvaient les écrire. Elle existe aussi, même quand on la mesure à l'aune internationale. Les oeuvres de Claire Martin, de Jean Filiatrault, de Gérard Bessette, d'Anne Hébert, de Jean Le Moyne, de Gilles Marcotte, de Jacques Godbout, de Marie-Claire Blais, de Hubert Aquin, ne déparent pas la littérature d'expression française et sont en général bien au-dessus de la production courante. Notre littérature doit être faite en partie d'oeuvres fortement enracinées dans le pays, mais tout aussi bien d'oeuvres dont l'homme universel, d'ici ou pas, sera le sujet.

Des équivalences

Il est important que dans la littérature d'un pays on puisse trouver des équivalences. Des oeuvres qui doivent tout à la nature même d'un peuple, à son histoire, et qui sont pour lui le pendant d'oeuvres semblables en d'autres mondes littéraires. Mais à une littérature qui s'élabore depuis deux ou trois générations seulement, il ne faudrait pas trop demander. Tout de même on peut se poser des questions. Qu'est-ce qui fait qu'il n'y a rien ici qui soit pour nous le pendant de *A la recherche du temps perdu* ? Est-ce la vie qui a manqué de densité ? Est-ce le milieu, absolument incapable de recevoir une telle oeuvre, qui a étouffé l'écrivain capable de

l'écrire ? Je ne pense pas ici à une imitation, mais à une équivalence. Proust montre une société entre deux mondes, une société qui meurt de son raffinement. Une telle oeuvre ici aurait eu les couleurs d'une société en marche. C'est peut-être pour demain, car la diversité de la production actuelle me donne confiance. Ainsi, il me semble que les souvenirs d'une saison amère dans la vie de Claire Martin sont en quelque sorte pour nous ce que fut *Enfance* de Gorki en littérature russe. Evidemment on peut aussi se demander si nous aurons jamais un *Guerre et Paix* ? Un peuple n'a-t-il pas toujours que des oeuvres à sa dimension psychologique . . . et numérique ? Je vois mal que la guerre canado-américaine de 1812 puisse donner lieu à une fresque tolstoïenne. Par contre, d'Iberville aurait peut-être pu nous fournir un thème du genre *Les trois mousquetaires*, dans un décor du Nouveau-Monde. Sans doute ne s'est-il pas trouvé d'auteur à la mesure du héros ! Et il aura fallu attendre 1966 et la télévision en couleurs pour que ce personnage trouve sa dimension populaire et peut-être mythique . . . Les mythes sont les carrefours de l'âme d'un peuple.

N'est-il pas étonnant que notre histoire ne nous ait jamais rien inspiré. Aucune oeuvre d'art forte, irrécusable, aucune oeuvre où nous reconnaissons d'instinct ce que nous sommes, qui soit issue de notre histoire : Champlain, Vaudreuil, Talon, Papineau, Marie de l'Incarnation, Bigot, Riel. Je ne parle pas de « fresques » historiques qui ne sont en fait que de l'histoire ou des biographies dialoguées. Mais d'oeuvres vigoureuses, sublimentes, à partir de personnages de notre histoire. Du Montherlant d'inspiration canadienne. Des pièces qui soient pour nous l'équivalent — toujours les équivalences — du *Maître de Santiago*, de *Malatesta*, de *La Reine Morte*, de *Port-Royal*. Il doit bien y avoir quelque chose aussi qui serait pour nous le pendant des *Sorcières de Salem*. Si l'histoire ne nous a rien inspiré, (sauf le film de Fernand Danseureau et Alec Pelletier — *Le Festin des Morts*; sauf *La dalle-des-morts*, de Savard et quelques romans peut-être) est-ce pour la raison que donne Dubé dans le magazine *Maclean* : les vrais héros, selon l'enseignement en vigueur, étaient d'ailleurs ?

« Je trouvais ça abominable, dit-il, l'histoire qu'on a enseignée aux gens pendant des années. C'était une histoire missionnaire, purement et simplement, ça ressemblait pour moi à l'histoire sainte, ça collait à rien. C'est comme si on avait dit : Etudiez toutes les histoires de tous les pays; les héros que vous allez y

découvrir sont de vrais héros. Mais nos héros à nous, des gars comme Chénier, mort durant les troubles de 1837-1838, ce ne sont pas de vrais héros, ce sont des têtes fortes, malgré leur courage. »

Notre histoire ne nous inspire rien parce que, passé le stade de l'enseignement scolaire, nous n'avons pas eu la curiosité de la découvrir véritablement. C'est une raison bien simple, mais je n'en vois pas d'autre.

Après ces considérations où alternent optimisme et pessimisme, quant à notre littérature, ne convient-il pas de faire face à la réalité. Nous sommes ce que nous sommes et notre littérature commence. C'est vers l'avenir qu'il convient de regarder lucidement. Quant à Dubé, n'a-t-il pas beaucoup exagéré à propos de lui-même dans un moment de cafard ? A titre de spectateur de théâtre et de lecteur, je souhaite qu'il continue d'usurper le beau privilège de l'écriture. Qu'il se souvienne que les substituts ne sont pas si nombreux !

JEAN-PAUL VANASSE.